

## *Notre petite bibliothèque de textes*

- **Les textes étudiés dans le cadre de la séquence sur les récits d'enfance et d'adolescence :**

### **Texte 1 : Un extrait de Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, 1975**

J'ai trois souvenirs d'école <sup>1</sup>.

Le premier est le plus flou : c'est dans la cave de l'école. Nous nous bousculons. On nous fait essayer des masques à gaz; les gros yeux de mica, le truc qui pendouille par-devant, l'odeur écœurante du caoutchouc.

Le second est le plus tenace : je dévale en courant — ce n'est pas exactement en courant : à chaque enjambée, je saute une fois sur le pied qui vient de se poser ; c'est une façon de courir à mi-chemin de la course proprement dite et du saut à cloche pied très fréquente chez les enfants, mais je ne lui connais pas de dénomination particulière —, je dévale donc la rue des Couronnes, tenant à bout de bras un dessin que j'ai fait à l'école (une peinture même) et qui représente un ours brun sur fond ocre. Je suis ivre de joie. Je crie de toutes mes forces : « Les oursons! Les oursons ! »

Le troisième est, apparemment, le plus organisé. À l'école on nous donnait des bons points. C'étaient des petits carrés de carton jaunes ou rouges sur lesquels il y avait écrit : 1 point, encadré d'une guirlande. Quand on avait eu un certain nombre de bons points dans la semaine, on avait droit à une médaille. J'avais envie d'avoir une médaille et un jour je l'obtins. La maîtresse l'agrafa sur mon tablier. À la sortie, dans l'escalier, il y eut une bousculade qui se répercuta de marche en marche et d'enfant en enfant. J'étais au milieu de l'escalier et je fis tomber une petite fille. La maîtresse crut que je l'avais fait exprès; elle se précipita sur moi et, sans écouter mes protestations, m'arracha ma médaille.

Je me *vois* dévalant la rue des Couronnes en courant de cette façon particulière qu'ont les enfants de courir, mais je sens encore physiquement cette poussée dans le dos, cette preuve flagrante de l'injustice, et la sensation cénesthésique de ce déséquilibre imposé par les autres, venu d'au-dessus de moi et retombant sur moi, reste si fortement inscrite dans mon corps que je me demande si ce souvenir ne masque pas en fait son exact contraire : non pas le souvenir d'une médaille arrachée, mais celui d'une étoile épinglée.

1. C'est pratiquement en rédigeant ces trois souvenirs qu'un quatrième m'est revenu : celui des napperons de papier que l'on faisait à l'école : on disposait parallèlement de bandes étroites de carton léger coloriées de diverses couleurs et on les croisait avec des bandes identiques en passant une fois au-dessus, une fois au-dessous. Je me souviens que ce jeu m'enchantait, que j'en compris vite le principe et j'y excellais.

Un extrait de *W ou le souvenir d'enfance*, Georges Perec, 1975.

## Texte 2 : Un extrait de Agnès Desarthe, *Comment j'ai appris à lire*,

[...] Entre dix et dix-sept ans, je suis le contraire d'une élève rétive. J'aime l'école plus que tout, j'aime le tableau, la craie, les cahiers, les copies doubles, j'aime mes professeurs ; la grammaire me passionne, je voudrais faire des dictées-questions du matin au soir, des analyses logiques. Les déclinaisons latines me fascinent. Les autres élèves ne s'y trompent pas : ils me détestent. Je suis une fayote et, pire encore, une fayote qui s'assume. J'ai choisi mon camp. Je n'aurai pas d'amis, tant pis. Je suis prête à sacrifier ma vie sociale pour favoriser ma vie scolaire. Je suis une jeune fille solitaire, mal vue de ses camarades, et dont la timidité mêlée d'arrogance se traduit par une brutalité dans les rapports. Je suis un bouc émissaire, mais je ne me sens pas victimisée, on me montre du doigt plutôt comme un bourreau. J'apprends que je fais souffrir les autres, que je suis violente. Ce qui est certain, c'est que je suis maladroite. Je ne possède pas la moindre science du code social. Je vais jusqu'à ignorer qu'il puisse en exister un. Je suis un genre d'enfant sauvage déguisé en petite fille modèle, avec tresses et chemisier à fleurettes. Pour parfaire le portrait-robot, il ne manque qu'un livre. Le cliché, encore lui, serait alors parfait : fille mal dans sa peau et chouchoute des professeurs, portant vêtements démodés et serrant contre son cœur *Les Mémoires d'outre-tombe* ou *Splendeur et Misère des courtisanes*. Mais non. Je ne lis pas. Ou plutôt, je ne lis pas comme ça. J'ai toutefois d'autres symptômes qui devraient me faire naturellement appartenir à la tribu des rats de bibliothèque : à onze ans, je n'ai jamais entendu parler des Beatles ; aux boums, je reste assise dans un coin ; je n'écoute pas de musique pop, pas de disco, pas de hard rock, encore moins de punk. Au lieu de ça, je passe mes après-midi, allongée sur le canapé du salon, à rêvasser sur l'intégrale des concertos pour clavecin de Jean-Sébastien Bach.

Une fois épuisé le plaisir que l'on peut éprouver à se caricaturer soi-même, il demeure une impression, un sentiment d'être sans doute plus fiables que les représentations rétrospectives forcément biaisées. Quelle est cette impression ? Quel est ce sentiment ? Les mots viennent en vrac : rebelle, passionnée, paresseuse, ne pensant, ne s'intéressant qu'à l'amour, énergique, perdue, démodée, respectueuse de l'autorité, rêveuse, angoissée, joyeuse. Le fouillis paradoxal de l'adolescence, toutes tendances mêlées, en pleine floraison de potentialités. Ce n'est pas là qu'il faut chercher.

Le plus simple serait peut-être de s'attarder sur les livres qui font exception, non seulement ceux que je parvenais à lire, mais aussi ceux qui m'enchantèrent, fût-ce secrètement.

Agnès Desarthe, *Comment j'ai appris à lire*, Stock, 2013.

### Texte 3 : un extrait de François Bon, *Après le livre*, 2011

Je suis à ma table, et sur ma table il y a l'ordinateur avec ses deux écrans, il y a deux enceintes si je souhaite que l'ordinateur diffuse de la musique, il y a un petit boîtier opaque pour que j'en sauve régulièrement les archives. Il y a aussi les papiers administratifs reçus par la poste, de moins en moins, et qui s'accumulent. Il y a le mug de café vide, des raccords blancs pour le chargement de la tablette, de l'appareil photo ou du téléphone.

Sur le coin gauche de la table, ou empilés sur les enceintes à musique, il y a des livres, pas beaucoup, parce que trop empilés ils tombent – j'en ai eu besoin pour le travail, ils sont restés là (ce matin, un Kant, un Sebald). Sur le mur de gauche de mon bureau, un meuble de bois avec ses huit étagères : il monte jusqu'au plafond. Auparavant l'étagère la plus basse servait au classement des disques, ils sont partis.

Certains objets sont là depuis très longtemps. Ce sont des objets sans fonction, comme s'ils avaient le droit et le devoir de rester ici à jamais – ils font partie, eux aussi, du paysage d'écrire.

Derrière, et au-dessus, les livres. Ils sont classés plutôt par bassins d'emploi (si détourner ainsi l'expression est permis). En bas, les livres qui ont servi à mes enquêtes sur l'histoire du rock, documentation volumineuse, pourtant je n'ai plus vraiment besoin de la consulter. Plus au-dessus, les livres concernant la ville : il y a Walter Benjamin et Italo Calvino, Michel de Certeau, Rem Koolhaas et bien d'autres. Après, sur deux rangées, la centaine d'ouvrages qui me servent régulièrement pour mes ateliers d'écriture et mes cours – je veille à les remplacer de temps en temps s'ils sont trop usés (cela concerne, par exemple, *Espèces d'espaces* de Georges Perec, le *Journal* de Kafka, *Lambeaux* de Charles Juliet ou *Vous qui habitez le temps* de Valère Novarina). Pour la plupart, je dispose de versions numériques, mais lorsque je fais travailler des étudiants, j'ai besoin qu'ils soient présents comme objets, dépôts matériels « montrables » du texte. Ils comptent parmi eux des œuvres qui semblent communiquer directement avec les chantiers de la table. Koltès, Sarraute, Duras, Bernhard sont plus des indicateurs que de simples dépôts. Plus haut, une rangée de livres auxquels me rattachent des souvenirs plus personnels : rarement besoin de les ouvrir mais ce *Under the Volcano* de Malcom Lowry dans cette édition Penguin usée et cornée sera toujours là, tout proche. De la poésie aussi : prendre le livre, l'ouvrir au hasard, s'y absorber, le reposer. Je ne fais pas cela avec le récit, et pourtant ce geste m'est essentiel. Au-dessus, ce que je nomme mes ateliers : nombre restreint d'auteurs pour lesquels j'ai accumulé non seulement des éditions fiables, mais des biographies et des essais critiques les concernant – parfois exhaustivement, ainsi Balzac, Lautréamont, Rabelais, Baudelaire, Michaux.

Il y a plusieurs années que je suis installé dans cette pièce minuscule, c'est peut-être de cette immobilité que cet entassement fixe témoigne d'abord.

François Bon, *Après le livre*, Seuil, 2011.

- **Les textes et documents complémentaires lus pendant la séquence, sur le thème des migrants :**

**Un extrait d'une nouvelle de Le Clézio :**

« Francia...Francia.... »

Le guide reste immobile encore un long moment, en équilibre sur ses talons, comme s'il accordait aux hommes le droit de regarder la terre promise. Puis, quand le soleil apparaît derrière les hautes montagnes, de l'autre côté du fleuve Roïa, il se lève, il dit encore « Marche ! ». Et il se met à descendre rapidement la pente, vers le fond du vallon. Il marche sans arrête, sans attendre. Même Miloz a du mal à le suivre, il titube sur les cailloux qui s'écroulent, ébloui par la lumière. Enfin ils marchent sur le sentier, autour du pic rocheux qui paraît blanc au soleil. Le vent froid se met à souffler dans la vallée, transperce les habits usés des hommes. Au bas de la pente, le guide les attend près d'une source qui jaillit au milieu des chênes, et dont l'eau cascade le long du sentier. Les uns après les autres, les hommes déposent leur fardeau et boivent longuement l'eau glacée, vivante. Les arbres sont épais, il y a des oiseaux qui chantent. Plus loin, le guide fait dévaler un lièvre, qu'il essaie de tuer en vain à coup de pierre. Les hommes, eux, sont trop hébétés pour tenter quoi que ce soit, malgré la faim qui ronge leur ventre.

Plus loin, le sentier s'élargit, il est empierré. Ils traversent lentement le Plan-du-Lion, vers le village de Castellar. [...]

- \*

La vie est longue, et lourde, elle pèse chaque jour, chaque nuit, sur l'ombre de la cave où dorment les hommes. Depuis combien de temps sont-ils là ? Ils ne savent plus. Miloz pense qu'il y a un mois, peut-être deux ou trois. Peut-être que ce ne sont pas des mois, mais des années ? Quelquefois, l'homme barbu vient, ouvre la porte de la cave, appelle les noms. Il les prononce n'importe comment, en les écorchant, mais chacun s'y reconnaît, et se précipite vers l'escalier, sort au niveau du sol, ébloui par le soleil par le soleil, titube. L'homme barbu ne dit rien d'autre. Il emmène les hommes qu'il a choisis dans la camionnette bleue bâchée [...] Où vont-ils ? La camionnette roule lentement, sur la route sinueuse, traverse des villes, des avenues immenses où toutes les voitures rutilent à la lueur du soleil. Longe des parcs, des jardins pleins de palmiers, longe la mer d'un bleu irréel. Penché vers l'ouverture de la bâche, les hommes se poussent pour regarder à tour de rôle, la bouche serrée, les yeux avides. Ils voient la vie du dehors, la vie belle et rapide, les reflets, les éclats, les gens qui marchent librement dans la rue, les jolies filles arrêtées devant les vitrines, les enfants qui courent le long des trottoirs. [...]

Parfois Miloz voudrait d'échapper. Quand la camionnette bâchée ralentit, à un feu rouge, ou bien s'arrête parce que Tartamella va acheter des cigarettes, Miloz écarte la bâche et regarde au-dehors de toutes ses forces. Tous ses muscles tremblent du désir de bondir, de courir dans la rue, en pleine lumière, de disparaître au milieu de la foule. Mais il n'a pas d'argent, pas de papiers. Tartamella a pris toutes ses économies et sa carte d'identité, pour les garder en lieu sûr dit-il, mais Miloz sait bien que c'est pour le retenir prisonnier, pour l'empêcher de s'en aller.

J.M.G. Le Clézio, Le passeur, in *La ronde et autres nouvelles*, 1982.

## Un extrait d'un roman de Laurent Gaudé :

On la fit attendre sur le quai, au pied du monstre endormi. Les camionnettes ne cessaient d'arriver. Il en venait de partout, déposant leur chargement humain et repartant dans la nuit. La foule croissait sans cesse. Tant de gens. Tant de silhouettes peureuses qui convergeaient vers ce quai. Des jeunes hommes pour la plupart. N'ayant pour seule richesse qu'une veste jetée sur le dos. Elle aperçut également quelques familles et d'autres enfants, comme le sien, emmitouflés dans de vieilles couvertures. Cela aussi la rassura. Elle n'était pas la seule mère. Elle trouverait de l'aide si elle en avait besoin.

Tout le monde parlait à voix basse. Les passeurs avaient donné des ordres. Il fallait se taire. Mais dans l'excitation du départ, les hommes ne pouvaient s'empêcher de murmurer. Des langues inconnues bruissaient dans la foule. Il y avait de tout. Des Irakiens. Des Afghans, des Iraniens, des Kurdes, des Somalis. Tous impatients. Tous possédés par un étrange mélange de joie et d'inquiétude.

L'équipage était constitué d'une dizaine d'hommes, silencieux et pressés. Ce sont eux qui donnèrent le signal d'embarquement. Les centaines d'ombres confluèrent alors vers la petite passerelle et le bateau s'ouvrit. Elle fut une des premières à embarquer. Elle s'installa sur le pont contre la rambarde et observa le lent chargement de ceux qui la suivaient. Ils ne tardèrent pas à être serrés les uns contre les autres. [...]

Ils levèrent l'ancre au milieu de la nuit. La mer était calme. Les hommes, en sentant la carcasse du navire s'ébranler, reprirent courage. Ils portaient enfin. Le compte à rebours était enclenché. Dans quelques heures, vingt-quatre ou quarante-huit au pire, ils fouleraient le sol de l'Europe. La vie allait enfin commencer. On rigolait à bord. Certains chantèrent les chants de leur pays. Elle ne souvenait plus avec précision de cette première nuit sur le navire – ni de la journée qui suivit. Il faisait chaud. Ils étaient trop serrés. Elle avait faim. Son bébé pleurait. Mais ce n'était pas ce qui comptait. Elle se serait sentie capable de tenir des jours entiers ainsi. Le nouveau continent était au bout. Et la promesse qu'elle avait faite à son enfant de l'élever là-bas était à portée de main. [...] Mais il y eut ces cris poussés à l'aube du deuxième jour, ces cris qui renversèrent tout et marquèrent le début du second voyage. De celui-là, elle se rappelait chaque instant. Depuis deux ans, elle le revivait sans cesse à chacune de ses nuits. De celui-là, elle n'était jamais revenue.

Les cris avaient été poussés par deux jeunes Somalis. Ils s'étaient réveillés avant les autres et donnèrent l'alarme. L'équipage avait disparu. Ils avaient profité de la nuit pour abandonner le navire, à l'aide de l'unique canot de sauvetage.

Laurent Gaudé, *Eldorado*, 2006

### Des articles documentaires et des documents audio et vidéo :

- <http://www.ladepeche.fr/article/2015/04/24/2093308-drames-immigration-temoignage-migrant-mediterranee.html>
- <http://www.lavoixdunord.fr/region/temoignages-de-migrants-qui-ont-tente-j-ai-lache-ia33b0n2965521>
- [http://www.lexpress.fr/actualite/monde/europe/migrants-les-passeurs-nous-battaient-constamment\\_1673861.html](http://www.lexpress.fr/actualite/monde/europe/migrants-les-passeurs-nous-battaient-constamment_1673861.html)
- [http://www.francetvinfo.fr/france/le-temoignage-d-un-migrant-arrive-a-paris\\_951543.html](http://www.francetvinfo.fr/france/le-temoignage-d-un-migrant-arrive-a-paris_951543.html)
- <http://www.franceinfo.fr/actu/monde/article/recits-de-migrants-l-enfer-en-mediterranee-569481>

- **Des textes pour nourrir l'écriture et le débat et faire dialoguer le texte des élèves avec les textes d'auteurs issus de l'anthologie des *Itinéraires humanistes pour notre temps*.**

**Un texte de Lilian Thuram (p. 98\_99) :**

Si l'on élimine l'enveloppe corporelle d'un être humain et que l'on plonge à l'intérieur de son corps, on est incapable de déterminer son origine. Quelle que soit sa couleur, il aura toujours 639 muscles, 5 litres de sang et sera génétiquement semblable aux autres à 99,9 %.

On estime que quatre-vingt milliards d'humains se sont succédé sur terre depuis notre origine. A l'exception des vrais jumeaux, aucun d'entre eux n'a jamais eu le même patrimoine génétique : chacun est unique. En appliquant le même raisonnement à tous les caractères variables du patrimoine génétique humain, on montre facilement que le nombre d'individus différents possibles est beaucoup plus grand que le nombre des atomes de l'univers ( $10^{80}$ ) ! Donc, celui qui s'obstinerait à parler de race devrait dire aujourd'hui que nous sommes « sept milliards de races humaines différentes. »

Que nous soyons tous parents, que toutes les populations aient les mêmes ancêtres lointains explique que nous ayons les mêmes variantes de gènes, quelle que soit notre apparence physique. Tous nos gènes sont les copies des gènes des premiers humains.

Lucy, après avoir mis au monde une demi-douzaine, voire une douzaine d'enfants, allez savoir, est décédée à l'âge de vingt ans, au terme d'une vie bien remplie. Vingt ans est un âge avancé à une époque où l'on est mûre à dix ans. Est-ce par faiblesse, par inadvertance, par trahison ou par accident qu'elle se noya dans une mare ? Car elle se noya, les scientifiques en ont la preuve. Aucun charognard n'a dispersé ses ossements, et des sédiments lacustres entourent sa « sépulture naturelle ».

Le temps a passé. Depuis la mort de Lucy, des couches de sédiments ont recouvert d'autres couches de sédiments. De génération en génération, les parents ont transmis de nouvelles combinaisons de leurs variantes génétiques à leurs enfants. C'est ainsi que les enfants des enfants de Lucy ont vu leur crâne se développer et sont devenus des *sapiens*. Ils ont quitté de plus en plus souvent leur berceau africain pour se risquer au-delà de la savane, ont pénétré dans les forêts, traversé les mers, les déserts et les montagnes. Quand une colline se dressait devant eux, ils avaient envie d'y monter et, une fois au sommet, ils voulaient voir plus loin. C'est ainsi que les enfants de Lucy ont enfanté toute la terre, jusqu'à l'homme moderne, cet « émigré africain ».

Lilian Thuram (avec la collaboration de Berbard Filaire), *Mes étoiles noires. De Lucy à Barak Obama*, 2010.

**Un texte de Esther Mujawayo et de Souâd Melhaddad (p.171):**

**POUR (NE JAMAIS) CONCLURE...**

La grande majorité de l'universel se fiche du génocide.

J'ai appris à l'admettre. Appris à admettre que cela n'intéresse pas l'Autre. Je continue pourtant de ne pas le comprendre puisqu'il y a quelque chose qui est du hasard total dans ce qui nous arrive aux uns et aux autres : toi l'Autre, tu aurais très bien pu naître de l'autre côté du Rwanda, et moi, j'aurais pu naître en Europe, aux Etats-Unis ou en Amérique latine. Et si ce n'est pas le cas, c'est juste du hasard. Hasard, ou chance que tu ne sois pas toi-même né dans ce pays, hasard ou chance que tu n'appartiennes pas à un groupe où on te coupe pour cette raison.

Mais ç'aurait parfaitement pu t'arriver. Et si ça m'est arrivé, à moi, je n'y suis pour rien. Même s'il y a des gens qui insinuent que je l'aurais cherché, comme si c'était ma faute. La bonne sœur qui m'a laissée m'enfuir de mon lycée, ce fameux soir où j'ai décidé de le faire pour ne pas être chassée à coups de bâton, elle aurait pu protester contre ces ratonnades, et me protéger.

J'étais une bonne élève, disciplinée, elle n'avait aucune raison de me blâmer. Mais elle a accepté la situation. Comme si elle trouvait cette chasse à l'homme normale ou même, peut-être, comme si elle la trouvait *juste*, elle a laissé faire.

Et m'a ainsi confirmé dans l'idée que j'étais en tort d'être Tutsi. Toute ma vie, j'ai éprouvé ce sentiment : être en tort d'exister. Toute leur vie, les Tutsi ont éprouvé ce sentiment. Puis, un génocide a voulu définitivement nous en convaincre, en voulant définitivement nous exterminer. Nous, Tutsis rwandais.

Comme c'est arrivé aux Arméniens, aux juifs, aux Cambodgiens. Et comme je n'espère pas à mon pire ennemi que ça lui arrive demain.

A personne au monde, je ne souhaite ce tragique hasard.

Esther Mujawayo, Souâd Belhaddad, *SurVivantes*, MétisPresses, 2011.

**Un poème de René Philombe (p. 131) :**

J'ai frappé à ta porte  
J'ai frappé à ton cœur  
pour avoir un bon lit  
pour avoir un bon feu  
pourquoi me repousser ?  
Ouvre-moi mon frère !...

Pourquoi me demander  
si je suis d'Afrique  
si je suis d'Amérique  
si je suis d'Asie  
si je suis d'Europe ?  
Ouvre-moi mon frère !...

Pourquoi me demander  
la longueur de mon nez  
l'épaisseur de ma bouche  
la couleur de ma peau  
et le nom de mes dieux ?  
Ouvre-moi mon frère !...

Je ne suis pas un noir  
je ne suis pas un rouge  
je ne suis pas un jaune  
je ne suis pas un blanc  
mais je ne suis qu'un homme  
Ouvre-moi mon frère !...

Ouvre-moi ta porte  
Ouvre-moi ton cœur  
car je suis un homme  
l'homme de tous les temps  
l'homme de tous les cieux  
l'homme qui te ressemble.

René Philombe, « L'homme qui te ressemble », in *Petites Gouttes de chant pour créer l'homme*, Editions CLE, 1997.

**Un texte de Mariama Bâ (p. 78-79) :**

Aïssatou, je n'oublierai jamais la femme blanche qui, la première, a voulu pour nous un destin « hors du commun ». Notre école, revoyons-la ensemble, verte, rose, bleue, jaune, véritable arc-en-ciel : verte, bleue, et jaune, couleurs des fleurs qui envahissaient la cour ; rose : couleur des dortoirs aux lits impeccablement dressés.

Notre école, entendons vibrer ses murs de notre fougue à l'étude. Revivons la griserie de son atmosphère, les nuits, alors que retentissait pleine d'espérance, la chanson du soir, notre prière commune. Le recrutement qui se faisait par voie de concours à l'échelle de l'ancienne Afrique-Occidentale française, démantelée aujourd'hui en républiques autonomes, permettait un brassage fructueux d'intelligences, de caractères, des mœurs et coutumes différentes. Rien n'y distinguait, si ce n'étaient des traits spécifiquement raciaux, la Fon du Dahomey et la Malinké de Guinée. Des amitiés s'y nouaient, qui ont résisté au temps et à l'éloignement. Nous étions de véritables sœurs destinées à la même mission émancipatrice.

Nous sortir de l'enlissement des traditions, superstitions et mœurs ; nous faire apprécier de multiples civilisations sans reniement de la nôtre ; élever notre vision du monde, cultiver notre personnalité, renforcer nos qualités, mater nos défauts ; faire fructifier en nous les valeurs de la morale universelle ; voilà la tâche que s'était assignée l'admirable directrice. Le mot « aimer » avait une résonance particulière pour elle. Elle nous aima sans paternalisme, avec nos tresses debout ou pliées, avec nos camisoles, nos pagnes. Elle sut découvrir et apprécier nos qualités. Comme je pense à elle ! Si son souvenir résiste victorieusement à l'ingratitude du temps, à présent que les fleurs n'encensent plus aussi puissamment qu'autrefois, que le mûrissement et la réflexion dégarnissent les rêves du merveilleux, c'est que la voie choisie pour notre formation et notre épanouissement ne fut point hasard.

Elle concorde avec les options profondes de l'Afrique nouvelle, pour promouvoir la femme noire.

Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, Les nouvelles Editions Africaines du Sénégal.

### Un texte de Saphia Azzedine (p. 184-185) :

On disait de moi que j'étais une effrontée, de ma sœur qu'elle était une fille bien et de ma mère qu'elle laissait trop de gras dans le tagine de mouton. On épargnait plutôt mon père, même s'il était le dernier de tout l'immeuble à ne pas être *hadj* [titre que porte un musulman ayant fait le pèlerinage à La Mecque et à Médine], ce qui l'accablait. Car mes parents n'avaient qu'une obsession : faire leur pèlerinage à La Mecque. J'aimais mes parents au-delà de tout mais je les aimais n'importe comment, en vrac et à perpétuité. Depuis leur arrivée en France, ils avaient tout fait pour s'insérer dans la société. S'intégrer, en revanche, ils n'avaient jamais réussi. Cela dit, vu les tronches dans le voisinage, s'assimiler se révélait trop risqué. Il valait mieux rester couleur locale et ne pas faire de vagues. Entre la machette d'un voisin malien et le sabre d'un cousin algérien, se la jouer petit Français n'était pas recommandé. Ou alors, à l'époque, il aurait fallu un peu plus mélanger les voisins.

Et là, peut-être que.

Pour les trop nombreux *merci* qu'ils avaient égrenés, je m'étais juré de portionner les miens. Pour les *non* systématiques qu'ils s'étaient vu adresser, je m'étais obligée à leur dire toujours oui. C'est comme ça que je me suis négligée, par amour et par culpabilité. Mes parents avaient la priorité à gauche et à droite, et ils ne se gênaient pas pour m'enlever des points quand je passais à l'orange. Il y avait des convenances à ne pas dépasser. Des convenances bidon et indémodables, qui peuvent foutre en l'air votre vie entière mais qu'on ne remet jamais en question de peur que l'odeur ne vous achève. Je jouissais d'une intelligence pratique, c'était indéniable, mais régulièrement ma bêtise théorique prenait le dessus. Je trouvais scandaleux de s'endetter pour aller à La Mecque mais je trouvais encore plus scandaleux de ne pas le faire. Et j'avais beau mépriser les gens qui disent que, voir mon père et ma mère dans le canapé s'étourdir devant la chaîne coranique en gravitant autour de la Kaaba, ça neutralisait la moindre étincelle de rébellion en moi. Ils gagnaient sans le vouloir, je perdais par devoir. A leur retour, on les honorerait d'un pontifiant *hadj* ou *hadja* accolé à leur nom. Ils pourraient enfin bomber le torse. Rien d'autre ne comptait finalement. Leur bonheur annulait le mien et ça me rendait heureuse.

Saphia Azzedine, *La Mecque-Phuket*, Editions Léo Scheer, 2010.

### Un texte de Anne Frank (p. 140) :

Comme tu peux t'en douter, on se demande souvent ici avec désespoir : « A quoi bon, oh à quoi bon cette guerre, pourquoi les gens ne peuvent-ils vivre en paix, pourquoi faut-il les anéantir ? » La question est compréhensible, mais personne n'a encore trouvé jusqu'à présent de réponse satisfaisante, oui, pourquoi fabriquent-ils en Angleterre des avions de plus en plus gros, des bombes de plus en plus lourdes et en même temps des pavillons individuels pour la reconstruction ? Pourquoi dépense-t-on chaque jours des millions pour la guerre et pas un sou pour la médecine, pour les artistes, pour les pauvres ? Pourquoi les gens doivent-ils souffrir la faim tandis que dans d'autres parties du monde une nourriture surabondante pourrit sur place ? Oh, pourquoi les hommes sont-ils si fous ? On ne me fera jamais croire que la guerre n'est provoquée que par les grands hommes, les gouvernants et les capitalistes, oh non, les petites gens aiment la faire au moins autant, sinon les peuples se seraient révoltés contre elle depuis longtemps ! Il y a tout simplement chez les hommes un besoin de ravager, un besoin de frapper à mort, d'assassiner et de s'enivrer de violence, et tant que l'humanité entière, sans exception, n'aura pas subi une grande métamorphose, la guerre fera rage, tout ce qui a été construit, cultivé, tout ce qui s'est développé sera tranché et anéanti, pour recommencer ensuite !

J'ai souvent été abattue mais jamais désespérée, je considère notre clandestinité comme une aventure dangereuse, qui est romantique et intéressante. Dans mon journal, je considère chaque privation comme une source d'amusement. C'est que je me suis promis de mener une autre vie que les autres filles et, plus tard, une autre vie que les femmes au foyer ordinaires. Ceci est un bon début pour une vie intéressante et c'est la raison, la seule raison pour laquelle, dans les moments les plus dangereux, je ne peux pas m'empêcher de rire du burlesque de la situation. Je suis jeune et je possède encore beaucoup de qualités enfermées en moi, je suis jeune et forte, et je vis cette grande aventure, j'y suis complètement plongée et je ne peux pas passer mes journées à me plaindre, parce que je ne peux pas m'amuser ! J'ai reçu beaucoup d'atouts, une heureuse nature, beaucoup de gaieté et de force. Chaque jour je sens que je me développe intérieurement, je sens l'approche de la libération, la beauté de la nature, la bonté des gens de mon entourage, je sens comme cette aventure est intéressante et amusante !

Anne Frank, *Journal*, traduit par Tylia Caren et Suzanne Lombard, Calmann-Lévy, 1950.

### Un texte de Ali Erfan (p. 270-271) :

- Je suis dans un sale guêpier. A chaque instant, je risque d'être renvoyé par avion en Iran. Vous connaissez la suite. Ils me fusilleront. Fusillé !...

L'écrivain pensa : « Et en quoi cela me regarde-t-il ? »

Il demanda :

- Et pourquoi ?

Le jeune homme eut un rire, un âcre sursaut de dérision qui laissa l'écrivain confondu.

- Ils fusillent. Il n'y a pas de pourquoi. Vous ne le savez pas ?
- Je voulais dire : pourquoi vous mettre dans un avion ?
- Parce que je n'ai pas les papiers qu'il faut. Je n'en ai d'ailleurs aucun. Je n'ai rien. Ecoutez, je me confie à vous, j'ai besoin de vous. Avant-hier, le statut de réfugié m'a été refusé pour la seconde fois. Je n'ai plus aucune issue.

L'écrivain était suspendu aux lèvres de l'inconnu. Il attendit qu'il termine sa bière, et demanda :

- Excusez-moi, mais pourquoi moi ?
- J'ai vu bien des gens. J'ai frappé à toutes les portes possibles et imaginables. Personne n'a su m'aider.
- Pas même votre organisation ?
- Non ! Mais ne parlons pas de l'organisation. Il n'y a rien à en dire. Je suis en mauvais termes avec eux. Peut-être vous raconterai-je un jour. Aujourd'hui, je n'ai pas le temps. Je suis dans de trop sales draps. A part vous, personne ne peut m'épargner la mort.

L'écrivain frissonna. Il prit un peu de vin et observa :

- Je suis étranger, comme vous. Je ne connais personne, ici. Et je ne suis pas célèbre au point que ma recommandation vous soit d'une quelconque utilité.
- Je ne vous demande pas de lettre de recommandation.

L'écrivain, de plus en plus perplexe, se laissait pourtant émouvoir. Il demanda à haute voix :

- Mais que puis-je pour vous ? Croyez-moi, je veux bien rendre service.
- Je vous remercie. Vous êtes très généreux. Je m'explique : vous savez que pour obtenir la qualité de réfugié, il faut déposer une demande, prouver que...
- Non. Je suis totalement ignorant de ces démarches.
- Tant mieux. C'est très bien ainsi. Votre aide n'en sera que plus efficace. Ceux qui connaissent tout, précisément, point par point, m'ont mis dans le pétrin. Ils m'ont jeté dans le gouffre. Je ne savais pas. Ils ont écrit tout ce qu'ils ont voulu. Pourtant, ils m'avaient interrogé longuement. [...] Vous êtes un grand romancier. Croyez-moi, je n'ai pas lu vos livres, mais je vous admire. J'ai entendu dire un bien immense de votre œuvre. A vrai dire... Je n'ai pas pu étudier la littérature. A cause du travail politique. Quand j'étais enfant, je voulais écrire des histoires, des romans. La vie en a décidé autrement. Je débordais d'imagination, pourtant l'occasion ne s'est jamais présentée. Et il faut dire que je n'étais pas très fort en rédaction. J'éprouve maintenant quel don m'a été refusé. Vous êtes vraiment un homme heureux. Si j'avais pu choisir ma voie, je ne serais pas aujourd'hui faible et désespéré, traînant à chaque pas la perspective de la mort. J'aurais pu donner la bonne version. Vous comprenez ?

Ali Erfan, « L'inconnu », in *Le Dernier Poète du monde*, nouvelles traduites du persan par l'auteur en collaboration avec Michel Cristofari, Editions de l'Auben, coll « L'Aube poche », 2000.

**Un texte de Badriya Al-Bishr (p. 278-279) :**

Imagine que tu es une femme et que tout le monde s'exclame à la naissance de ton frère "Dieu soit loué, c'est un garçon !". A ta naissance, on a dit "Dieu a voulu que ça soit une fillette". Parce qu'un fils est toujours bienvenu, alors que ta mère aurait appréhendé les réactions de son entourage si elle avait donné naissance à une fille de plus.

Imagine que tu es une femme et que tu as besoin de l'accord de ton tuteur masculin pour tout. Non seulement pour te marier, vierge bien entendu, selon les préceptes des hommes de religion, mais pour tous les autres aspects de ta vie.

Imagine que tu es une femme et que tu dois demander l'autorisation de ton tuteur pour aller à l'université, même si tu es déjà en doctorat. Imagine que tu ne peux pas travailler, tenter de gagner ta vie, sans son accord.

Imagine que tu es une femme et que tu n'as le droit d'aller nulle part sans être flanquée de ton tuteur, qui peut être ton fils de 15 ans ou ton petit frère. Imagine qu'il te toise avant de dire à ses copains qui se prennent pour des hommes, alors qu'ils sont tout juste adolescents : "Alors les gars, on la laisse filer ?" ce qui veut signifier que tu dois le rétribuer pour sa "générosité". Mais sa virilité lui interdit de recevoir des espèces de la main d'une femme et il préférera que tu paies les traites pour l'achat d'une voiture ou d'un réfrigérateur.

Imagine que tu es une femme et que tu es harcelée ou victime de violences conjugales pouvant aller jusqu'au meurtre. Imagine que tu es une femme et que la seule chose que certains trouveront à demander, si tu t'es fait agresser, c'est si tu étais voilée au moment des faits et pourquoi tu étais sortie de la maison à une heure si tardive. Et si c'est ton mari qui t'a cassé des côtes, on dira qu'il avait sans doute une bonne raison.

Imagine que tu es une femme et que ton époux t'a brisé le nez, le bras ou la jambe. Quand tu portes plainte contre lui, le juge te rétorque que ce n'est pas la peine de faire des histoires pour si peu. Comme si les violences physiques étaient la norme dans les couples, et puis, après tout, c'est ton mari.

Imagine que tu es une femme et que tu n'as pas le droit de conduire une voiture. Tu dois constamment prendre des taxis dans lesquels tu es obligée de t'asseoir à l'arrière : tu as une vue imprenable sur les accoutrements invraisemblables des chauffeurs indiens ou sri-lankais et tu es exposée à leur odeur poisseuse. Tu ne peux y échapper qu'en faisant appel à ton petit frère ou en embauchant un chauffeur [la plupart du temps un immigré asiatique] qui sait à peine conduire et qui s'exerce avec ta voiture.

Imagine que tu es une femme au XXI<sup>e</sup> siècle et que tu entends des hommes de religion discuter la question de savoir s'il est admis de partager la couche des femmes capturées à l'ennemi et que tu ne sais même pas de quel ennemi il s'agit. Imagine que tu es une femme qui écrit dans un journal et qu'à chaque fois que tu traites des préoccupations des femmes, de leurs problèmes sociaux ou de leur statut légal on dit : "Ne faites pas attention, ce ne sont que des radotages de bonne femme !"

Badriya-Al-Bishr, « Imagine que tu es une femme et que tu n'as le droit de rien faire », Asharq Al-Awsat, Londres, *Courrier international*, n°790-791, 22 décembre 2005.

